

La guerre du Vietnam

Al'heure où de nombreux articles paraissent dans la presse sur le Vietnam l'Afrique et l'Asie, « La Revue de Défense nationale », les séries d'articles de Robert Guillain dans « Le Monde », etc. ; à l'heure où la gauche s'efforce de mener une action en faveur de la paix au Vietnam et du peuple vietnamien, il nous paraît important que nos lecteurs puissent faire le point d'une situation qui les intéresse humainement et politiquement d'une manière urgente. Nous publierons dans nos prochains numéros la suite de cet historique de la guerre du Vietnam.

I. — L'ENGRENAGE

A. — *Bref rappel historique*

● 1 — Les Américains s'installent au Vietnam : 1954-1956

En 1954 — après Dien-Bien-Phu — des accords sont signés à Genève qui prévoient des élections générales au Vietnam pour le mois de juillet 1956 ! Dans la déclaration finale, les accords précisent que le règlement politique ultérieur devrait être mis en œuvre sur la base du respect des principes de l'indépendance, de l'unité et de l'intégrité territoriale ! Et les Etats-Unis (qui n'y sont pas partie) tiennent à marquer pour leur part que « dans le cas des nations actuellement divisées contre leur volonté », les Etats-Unis continueraient « à essayer de réaliser leur unité au moyen d'élections libres contrôlées par les Nations unies ! »

En fait..., les intentions américaines étaient fort claires : dès septembre 1954, les Américains organisent en Asie du Sud-Est la résistance au communisme et créent l'O.T.A.S.E. (organisation militaire qu'ils voudraient analogue à l'O.T.A.N.) dont font partie les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne — l'Australie et la Nouvelle-Zélande — le Pakistan, la Thaïlande et les Philippines.

Au Vietnam même, les Etats-Unis se substituent peu à peu à la France. Très vite, le régime Diem, qu'ils soutiennent, apparaît comme peu propre à faire l'unité au sud. L'entraînement des troupes du gouvernement sudiste, d'abord payé par les Américains et effectué par les Français, passe peu à peu sous contrôle américain ; en 1956, les troupes françaises sont rapatriées et l'« assistance » américaine remplace la présence française. L'impression demeure que le dégagelement français correspond dans

ses intentions à la phrase que prononcera plus tard de Gaulle à propos de l'Algérie : « En leur souhaitant bien du plaisir ! »

● 2 — Le régime Diem et le pourrissement de la situation

Les tares du régime Diem sont évidentes : un régime de mandarins, dont le seul programme est de paraître (et d'être) le plus anticommuniste possible, afin de profiter au maximum de l'aide américaine. Pendant neuf ans, Diem va apparaître en effet comme le seul barrage contre le communisme au Vietnam, au point que pour les Américains être « contre » Diem signifiait être « pour » les communistes.

Mais les Vietnamiens ont vite compris que le régime diémo-américain ne serait pas meilleur pour eux que le régime franco-baodaïste. Très évidemment, ce régime était *policier et inquisiteur* (administration tracassière, brutalité policière dans le maintien de l'ordre, etc.) ; il était également d'un *sectarisme religieux* d'autant plus maladroit et imprudent que le catholicisme est une croyance importée, mal implantée au sud, liée, dans l'esprit des Vietnamiens au colonialisme. Enfin, ce régime était d'un *militarisme agressif* à l'égard du Nord (notamment parce que ses soutiens essentiels se recrutaient parmi les populations catholiques rapatriées lors du partage), et il ne faut pas oublier que pour la masse des Vietnamiens, Nord et Sud ne sont qu'un seul pays : le Vietnam. Et tous ces défauts, toutes ces faiblesses du régime Diem n'étaient compensés par aucune amélioration matérielle des conditions de vie pour le peuple sud-vietnamien.

Quelles sont les conséquences ? Peu à peu, l'opposition grandit et apporte un soutien de plus en plus



Photo A.F.P.

actif aux maquis qui se reconstituent, qui se réinstallent dans leurs anciennes régions que, lorsqu'ils étaient le Viet-minh, ils occupaient déjà pendant la lutte contre la France, régions peu accessibles en général. Cette opposition se cristallise enfin dans la constitution du Front National de Libération (F.N.L.), qui groupe des communistes, des libéraux, des progressistes, des bouddhistes, etc.. et le développement de la lutte contre le régime Diem s'intensifie.

Mais par contrecoup, le régime Diem se durcit, accroît la répression. Les Américains intensifient leur aide en argent, en matériel, en hommes.

● 3 – Les débuts de l'escalade

Mais le régime patronné par les Américains n'était pas bien solide. Dans les derniers temps, ce fut l'opposition bouddhiste qui fit apparaître au grand jour — et en particulier devant l'opinion internationale — la corruption et la brutalité du gouvernement Diem. Pourtant, le bouddhisme, religion de 70 % des habitants, n'était pas au Vietnam une religion militante, mais représentait plutôt une philosophie et des pratiques ancestrales ; ce fut l'intransigeance, l'intolérance des catholiques diémistes qui fit naître là un foyer d'opposition : manifestations culturelles interdites, incidents de Hué, coups de force contre les pagodes, tueries dans les sanctuaires, saccage des lieux de culte, arrestations massives, suicides spectaculaires de bonzes... L'opinion internationale était éclairée sur la « démocratie » soutenue par les Américains.

En même temps, et par conséquence, l'agitation gagne les campagnes et l'intérieur des fameux « hameaux stratégiques ». Effrayés, les Américains (le gouvernement Kennedy) essaient vainement d'obliger Diem à plus de modération ; finalement, en novembre 1963, ils sont contraints d'abattre son régime, de sacrifier son œuvre.

Depuis, une dizaine de coups d'Etat se sont succédé à Saïgon : en janvier 1964, en août 1964, deux en septembre de cette même année (le 13, puis le 26), en décembre encore, deux autres en janvier 1963... Et très régulièrement, on parle de menaces de coup d'Etat à Saïgon : ce qui inquiète et désole toujours les Américains, qui semblent toujours tenir à la fiction d'un gouvernement vietnamien représentatif des aspirations du Sud-Vietnam ! En fait, il apparaît clairement que cette instabilité est en relation directe avec les progrès constants du F.N.L. auprès d'une population qui, quelles que soient ses diverses préférences idéologiques, est de plus en plus largement hostile à la mainmise étrangère et aux méthodes utilisées.

En effet, les effectifs américains, l'aide de toute nature, n'ont cessé de croître parallèlement pendant toute cette période : les Américains se sont engagés au Vietnam dans une véritable guerre.

B. — L'escalade : où en est-on aujourd'hui ?

● 1 – Les effectifs et les moyens

Qu'il suffise de citer quelques données. Aujourd'hui, selon les Américains eux-mêmes : 230.000 maquisards sont organisés en 126 bataillons et milices, dont 20.000 soldats de la République démocratique du Vietnam passés au sud du 17° parallèle, amalgamés en unités mixtes avec leurs compatriotes sudistes. Pendant la seule année 1965, 113.000 gouvernementaux ont déserté les rangs de l'armée dite « nationale ». Le contingent américain est de 215.000 hommes, effectivement engagés dans l'action, contre quelques centaines de conseillers américains au moment du départ des Français, on parle de le doubler, voire de le tripler, d'ici à la fin de l'année.

● 2 – La sale guerre

Au Centre-Vietnam, en pleine jungle, là où débouche la piste Ho Chi Minh venant du nord, les Américains ont bien failli perdre la guerre, l'an dernier ; là se concentraient les troupes vietcong, qui voulaient constituer une base solide pour des attaques massives qui auraient pulvérisé le dispositif ennemi. Les Américains ont réagi brutalement, et sont depuis en train d'installer à Pleïku, à Ankhé, des bases militaires très importantes, brûlant la végétation pour poser mines et barbelés : une brigade d'infanterie américaine aéroportée, un bataillon de chars, de l'artillerie lourde, deux pistes d'atterrissage à Pleïku. Quinze kilomètres carrés de jungle rasée, 500 hélicoptères en tous genres (capables de transporter jusqu'à un wagon de chemin de fer, par exemple, ou bien armés de mitrailleuses, capables de lancer quarante-huit roquettes en quatre secondes!), 15.000 hommes, des jeeps, des camions, des avions, etc.

Sur la côte, à Danang, les Américains ont implanté une des plus grandes bases d'aviation militaire : 42.000 « marines », 4.000 aviateurs. C'est la plus importante base de départ des attaques aériennes aussi bien contre le sud que contre le nord (et peut-être : un jour contre la Chine ?). Les installations portuaires sont considérables. Deux pistes pour avions à réaction ne suffisent plus : on en construit une troisième. On attend d'autres « marines » dans cette ville artificielle servie par un personnel de 7.000 à 8.000 militaires, qui couvre 10 kilomètres carrés, avec théâtre, chapelle et boîte de nuit... Et naturellement des avions, tous les avions qui peuvent déverser des bombes, beaucoup de bombes, plus de bombes que pendant toute la dernière guerre mondiale sur l'Allemagne.

Saïgon est une ville fortifiée. D'autres bases amé-

ricaines naissent au Vietnam (dix contre quatre il y a un an) ou dans la Thaïlande proche. Indiscutablement, les Américains ont engagé au Vietnam une énorme machine de guerre ; indiscutablement les Vietnamiens meurent par milliers, militaires ou civils. Cela veut-il dire que la victoire américaine est proche ? Il ne semble pas !

« *Le Vietcong est partout* ». A Hué, où l'on arrive en avion, car la route est trop dangereuse, tous les villages des alentours sont viets, pas un Américain ne peut se risquer à quelques kilomètres du centre de la ville. A quatre kilomètres au nord de Saigon commence le pays viet ; on peut y rouler quelques kilomètres le jour, jamais la nuit, ni le matin, car la route est minée. Même chose à l'ouest. La seule échappée vraiment sûre est vers le nord-est, où se trouve la puissante base américaine de Bien-Hoa ; et sur quelques kilomètres au sud, parce que les Américains y ont totalement défolié la forêt.

Mais l'ennemi reste insaisissable partout ailleurs, dès que le combat reste à terre : les Américains « nettoient » sans cesse, bombardent, inondent de gaz et de napalm, mitraillent, font tomber les feuilles des arbres, et avancent de cent mètres, et tout est à recommencer. L'ennemi, on le voit rarement : il disparaît dans la jungle, dans les rizières, dans des kilomètres de tunnels ; il n'apparaît que sous la forme de pièges, d'embuscades, de tireurs isolés « nombreux comme des mouches », de trappes où s'empalent les hommes, voire où tombent les chars. Dès que les troupes s'avancent trop, dès qu'elles perdent le contact, elles risquent l'embuscade, les tranchées nocturnes, le massacre comme tel régiment gouvernemental qui laissa 600 tués au moins sur le terrain, parce que les Vietcongs avaient fait 25 kilomètres de nuit, dans la jungle, en marche forcée. Les Américains nettoient, les communiqués de victoire se succèdent, on va enfin pacifier... et c'est à refaire !

Dans le delta du Mékong, vaste rizière qui nourrit le Vietcong, les Américains ont renoncé à s'introduire : ils laissent ce soin aux gouvernementaux et se contentent, eux, de bombardements constants et d'arrosages au napalm, au point que les paysans doivent repiquer le riz de nuit : de jour, on tire sur tout ce qui bouge ! Le Vietcong, de nuit aussi, achemine le riz et les armes ; de jour, il se dissimule dans les forêts de palétuviers inondées, infestées de serpents cobras. Le seul résultat de la politique américaine, dans cette région, est de dresser contre elle, chaque jour un peu plus, la population paysanne.

En fait, la guerre au Vietnam suit un processus constant : les Américains écrasent, pilonnent, détruisent, déployant des forces extraordinaires, ravageant le pays et tuant des milliers d'hommes, sans essayer de distinguer (et comment serait-ce possible ?) civils et militaires. Chaque fois, le Vietcong se dissout dans le paysage, disparaît dans les montagnes, avec le moins de pertes possible. Chaque fois, les Américains laissent aux troupes de ses « alliés »

sud-vietnamiens le soin d'occuper la région ratisée ; et le Vietcong s'y réimplante presque aussitôt. Et l'implantation vietcong reste partout prédominante. Et l'impression demeure qu'à moins de tuer presque tous les Vietnamiens, il sera bien difficile de « pacifier » le Vietnam. On est conduit à se demander avec quelque ironie, avec quelque terreur aussi, jusqu'où ira ce pari, cette « escalade » — théoriquement conduite pour intimider l'adversaire et l'amener à négocier — jusqu'où, et jusqu'à quand ?

Les perspectives sont plutôt sombres...

● 3 — Les perspectives

En Amérique, on parle de plus en plus de l'accroissement de l'effort de guerre ; le Sénat vote les crédits d'« aide » au Vietnam. Johnson affirme que l'Amérique ne cédera pas. Les militaires demandent des renforts massifs et l'intensification des bombardements au nord du 17° parallèle — on en est déjà arrivé à plus de soixante-dix missions en une seule journée ! On parle de miner le port de Haiphong et tout le golfe du Tonkin, de brûler les installations pétrolières, de crever les digues... On envisage froidement les risques d'un conflit avec la Chine. C'est la logique de l'« escalation », de l'escalade — que l'on commence, d'ailleurs, à oublier quelque peu : on parle de moins en moins de négocier, de plus en plus de gagner. Pour gagner, il faut accroître l'engagement militaire. Et l'opinion américaine, quoique peu favorable à la mobilisation des « boys » ou à des restrictions, n'accepte pas de « perdre la face » en n'écrasant pas l'adversaire. C'est un engrenage de fausse logique, dont on ne peut sortir que parce qu'on ne le veut pas, et puis parce qu'on le peut de moins en moins.

Au Vietnam même le massacre ne cesse de grandir ; et, sur le plan politique, l'énormité, la brutalité de l'engagement militaire américain écrase toute vie politique. Le gouvernement vietnamien est moins qu'une fiction, à peine un agent d'exécution. L'instabilité ministérielle n'est plus un danger, parce que dans de telles conditions, il est peu enviable d'être ministre. Au contraire, c'est le Vietcong qui profite de l'anti-américanisme qui grandit partout, des désirs de paix de tous, de la misère.

Germaine Pivasset.